

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNAIFF

ABONNEMENTS France	Un an 6 f	REDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Étranger	Un an 8 »
	Six mois 3			Six mois 4 »
	Trois mois 1 50			Trois mois 2 »

REVOLVERISATION PAR SEMP AU DE L'INQUISITEUR PORTAS!

SINGES BOYCOTEURS A ROUBAIX



ENCORE UN!

A peine si les asticots ont eu le temps de s'atteler au dépiantage de la carcasse à Canovas;

A peine si le GEMINAL, claironné par Angiollilo, face au néant, du haut de la plateforme du garrot nous est parvenu;

A peine si cette clameur de renouveau social, flamboyante, sonore et claire a pu, en se répercutant en ondes vibrantes aux quatre coins de la boule ronde, raviver dans les cœurs du populo l'espoir des jours meilleurs;

Quel'Espagne dirigeante tressaille encore un coup!

L'autre jour, c'est à la tête qu'était frappée l'Inquisition moderne; hier elle a été atteinte au bras.

La tête. — Canovas!

Le bras. — Portas!

Mais, plus bidard que son chef, Portas a encaissé quelques coups de revolver et n'y a pas laissé sa peau.

Dés qu'ils ont appris le nouvel attentat, les chameaucrats espagnols ont eu une crise aiguë de folie répressive: renchérissant sur les diaboliques mesures de rigueur qu'ils pratiquent, ils ont agité la question d'expédier en masse, sans jugement, sans enquête, sans épouillage, dans les îles méridionales de l'Océan, tous les bons bougres qui seront suspects d'avoir un faible pour les idées anarchotes.

Nom de dieu, ils devraient pourtant en avoir souppé de la répression!

L'expérience est décisive: ils ont réprimé tant et si bien qu'ils n'ont pas réussi à extirper les germes de révolte.

Ils ont deporté en masse!

Ils ont fusillé et garrotté en tas!

Et puis après?

Ils ne sont pas davantage avancés que s'ils avaient pissé dans un violon.

Pourquoi donc n'essaieraient-ils pas d'une autre biénais?

Au lieu de s'entêter à cadencasser des lèvres qui veulent parler, au lieu de torturer et de supprimer des innocents, que ne cherchent-ils à dénichier les causes de la révolte, pour extirper le mal dans sa racine?

Evidemment, c'est ce qu'il y aurait de plus simple.

C'est d'ailleurs ce que fait chacun de nous pour le moindre bob!

Quand un bon bougre a une écharde dans un doigt, avec la pointe d'une épingle il se contente de l'enlever et n'est pas assez loufoque pour user des moyens radicaux, se couper le doigt ou la main.

Ce serait de la trouducuterie!

Eh bien! c'est pourtant ça que font les crapularis espagnols.

Au lieu de chercher à extirper du corps social les maudites échardes qui font pâtir le populo, ils dédaignent de rechercher la cause et frappent les victimes: ils tapent dans le tas, sabrent et tuent à l'aveuglette.

Au lieu de ça, que ne cherchent-ils à faire disparaître de la terre la misère qui ronge le populo?

Que ne tirent-ils des plans pour aligner la société de façon que, chacun ayant ses coudees franches, ne gêne personne et ne soit gêné par personne?

Et foutez, dans cette voie, y a pas d'erreur: on verrait vite la fin de tous les chichis et de toutes les horreurs sociales.

Mais dam, si les dirigeants nous s'orientent pas vers cet avenir, c'est que ça serait leur suicide:

La fin de la mistouille humaine et la mise au rancard de l'autorité, c'est rien autre que la disparition des capitaux et de toute la séquelle gouvernante.

Donc, conseiller aux groses légumes d'extirper les maux sociaux, c'est leur conseiller le suicide.
Et ils n'en pincet pas!

Les chamoiseurs auraient pourtant un joint, — sans lâcher leur pognon et leurs places, — d'être moins désastreux pour le populo et de se fiche un tantinet à l'abri des représailles.

Ils n'auraient qu'à se laisser vivre, kif-kif des coqs en pite, jouissant de leurs restes en surasant : « Après nous la fin du monde ! »
Les Jean-foutre seraient toujours de sacrés rougeurs, mais certain Ramon Sempau, ayant remis leur férocité et rentré leurs griffes ils seraient en butte à moins d'exagérations.

De la sorte, ils n'enverraient pas la décomposition de la vieille société : la fermentation s'accomplirait sans troubles et, le jour où tout serait rédié en lumier, y aurait qu'à balayer la charge à l'égoût.

Seulement, voilà le hic : une telle attitude exigerait que les groses légumes aient le nez creux. Or, c'est pas la juceotte qui étouffe les salauds, — ils sont aussi bêtes que féroces!

Et c'est pas peu dire!
Y a donc des sacrées chances pour que les bandits de la haute continuent à être les monstres horribles qu'ils jusqu'à être épouvantés et ensauvagement le monde.
Ainsi le populo n'a-t-il pas fini de pleurer et de souffrir!

Contre l'Inquisiteur Portas

Portas est un galonnard de gendarmerie, le vrai type du soldat-maquereau-in-belle-guole, tête vide et brute forcée.

Depuis quelques années il était chargé de faire la chasse aux socialistes dans la province de Barcelone et ce sont ses instincts sanguinaires et toutes les horreurs dont il s'est souillé qui lui ont valu d'être bombardé policier en chef de la Catalogne.

C'est lui qui a organisé à Montjuch les nouvelles salles de torture et qui, aux horreurs déjà en usage, a ajouté des monstrosités nouvelles, et, ce sont les paroliers et les sous ses ordres, ce qui a été le plus du temps, il charge d'amplifier la torture.

Evidemment, Portas ne dédaigne pas d'opérer lui-même et, quand il s'en mélie, il s'y entend à pimentier les souffrances.
Un jour, le monstre s'amené dans le tombeau ou Gana était entoui vivant, les ongles arrachés, les testicules broyés; il y avait trois jours qu'on n'avait rien échoué à bouffer au malheureux.

Guilletier, portant beau, l'inquisiteur demande au pauvre bougre d'innocent s'il est accédé à avouer, et, comme Gana ne pipe pas mot, Portas, toujours joyeux, ajoute :

« Bonjour, mon ami. Je vais faire un riche gueuleton : j'aurai un bon bifteck, des œufs bien frais, des fruits et du vin cachés. Toi, tu mangeras ça tout en avouant avoir fabriqué la bombe de la procession... »

C'est cette abominable crapule qui vient d'être revolvérisé à moitié par Ramon Sempau.

—
Vendredi dernier, le 3 septembre, vers minuit et demi, Portas et un roussin qui lui sert de boule-dogue, Teixido, aussi brute que son maître, se pavannaient à Barcelone, place de la Catalana, près du théâtre de l'Ivori, où le spectacle venait de finir.

Volla qu'un grand gas, de 20 ans, assez bien frangé, à la figure énergique et intelligente, s'approche des deux roussins, tire un revolver et fait feu deux fois.

Le premier coup moucha Portas à la poitrine, mais la balle, glissant le long des côtes, ne lui causa qu'un léger éblouissement.
La seconde balle atrapa le Teixido dans le dos et il fut lit une blessure plus sérieuse.

Au bruit, une légion de roussins s'amontrèrent et firent la chasse à l'agresseur; Ramon Sempau, qui se récriait dans un café où il fut vite rejoint par les policiers. Un garçon du café, policier volontaire, encaissa dans la patte une balle que tira Sempau en se débattant.

Les quotidiens ont bavé que si la police n'avait

pas protégé Sempau il aurait été lynché par la foule.

C'est, c'est du chiqué! Son arrestation a été opérée à une heure du matin; or, à ce moment, le populo ne fourmille pas dans les rues — ce qui domine c'est les roussins et leurs dignes copains, les marlous. On peut donc admettre que c'est la police, appuyée par les maquereaux, qui a tapé sur Ramon Sempau, tant que les quelques bons bourgeois présents se sont écriés les quelques bons bourgeois.

C'est le plus vraisemblable!
Le père de Sempau, républicain fédéraliste, opérant de la sorte active à la dernière révolution; depuis la restauration, écœuré par les tendances budgétivores de ses anciens amis, il s'est tenu à l'écart.

Son fils, Ramon, l'auteur de l'attentat contre Portas, a reçu une bonne instruction et son père, qui a vu un tantin les cours de ce collège, lui a écrit, tout exalté, toujours en tête des manifestations, il n'y fit pas long feu.

En 1896, au théâtre des Novedades, à Barcelone, où des courtois faisaient les jaques en brandissant le drapeau espagnol sur la scène, il fut arrêté par le monstre Portas.

Depuis lors, le chef inquisiteur lit Sempau aux yeux, pendant l'année suivante, le gas se mit à faire de la propagande anti-militariste, à propos de l'envoi des troupes à Cuba, et la police lui chercha pouille et il dut se tirer d'affaire.

Il passa les Pyrénées, s'amina à Perpignan et, profitant de la présence dans cette ville d'une foultitude de déserteurs, il repiqua au drapeau, se tint en garde contre les mensonges de la gouvernance espagnole qui cherchait à le amadouer pour le repêcher.

Obligé de quitter Perpignan, pour se soustraire aux perquisitions policières, Sempau rappliqua à Paris.

C'était le moment où se dévoilaient les monstrosités de l'inquisiteur espagnole. Grâce aux tuyaux envoyés à Peybarad par son copain Portas, le réfugié fut serré de près et, à la suite de la manifestation sous les croisées de l'ambassade d'Espagne, malgré que Sempau n'y fut pas paré, il fut arrêté et expulsé.

« Depuis lors, il trimballa à Bruxelles et à Londres, s'occupant de traductions et de littérature. »

—
C'est de Bruxelles que, à la fin d'août, il prit le train pour Barcelone, revolver au poché, avec l'intention formelle de déviler le monstre Portas, pour venger ses amis et lui-même.

Avant à Barcelone, Sempau ne se plaigna pas chez ses parents, ni chez des amis, — pour ne compromettre personne.

Il se logea dans une auberge et s'affabla le nom.

Après son arrestation on n'a trouvé dans sa chambre que du linge et quelques brioles sans importance.

Après son acte, Sempau conduit en prison ne s'est nullement ému; il chante des chansons devant le rouleau tranquille. Ce qui permet le régime et le rouleau tranquille il a affirmé avoir eu l'intention de faire passer le goût de la brioche à Portas et à manifesté que le regret d'avoir raté son coup.

Il transféra à la étalade de Montjuch, il y transféra avec le même calme et la même sérénité que s'il était en liberte; il n'a pas craint de dire d'être torturé, Portas, qui était occupé à pénaliser ses blessures et ses sous-ordres étant affaibli par les coups qu'il avait reçus, il se sentait en besoin.

—
Le procès de Sempau a été vivement baclé!

Ah! foutre, on est expéditifs en Espagne, pour ses sortes d'affaires; on a donc le pauvre gas aux juges militaires, avec ordre de le gas aux juges militaires, avec ordre de le gas condamner. Le conseil de guerre, c'est plus sûr que les juges civils; le gouvernement ordonne de lever la plus mince protestation.

Y a pas d'équivoque possible!
Les groses légumes et tous les jésuitarés de l'association des pères de famille n'ont qu'à se signer et les juges galonnés condamnent à leur guise.

Cette fois, ça a tout dépassé comme ipocritisme.
Le procès de Sempau détié le record de l'arbitraire : comme rangainier fumisterie, y a pas moche de la dépense.

Avant même qu'on n'a saché à quel l'accusé sera condamné, les groses légumes ont fait tout pour obtenir sa prochaine exécution.

Mille tonnerres, c'est aller bougrement vite en besogne!

Oh! mais les bandits espagnols ne sont pas à ça près!

Donc, ce conseil de guerre n'a été qu'un sinistre mascarade.
Ce qui le prouve amplement c'est qu'on ne sait pas au juste ce qui s'y est passé.

Après l'ouverture du conseil de guerre, la gouvernance avait pris la précaution de faire annoncer que la sentence ne serait connue que si l'autorité militaire le trouvait comme ça.

Et ce n'est pas une habillerie télégraphique, nom de dieu!
Ce qui est la nouvelle de deux verdicts contradictoires; l'un en vertu duquel Sempau serait condamné à quarante ans de travaux forcés, l'autre le condamnerait à mort.

Lequel est le bon?

M'est avis qu'étant donné la férocité archiconnue de tous les bandits et la haute c'est le bon; sans sevoire qu'on décepte comme le bon.

La mort!

—
Quoiqu'il en soit, cette incertitude prouve qu'il y a eu tirage. Si on s'en rapporte aux tuyaux télégraphiques, l'avocat bécheur avait demandé 40 ans de travaux forcés pour Sempau et le général de la Catalogne était du même avis.

Ça semble indiquer, chez ces types-là, un brin de flair; ils comprennent que les dirigeants ne seront rien à être sanguinaires et qu'au tant qu'ils en l'Espagne, abandonner les pratiques inquisitoriales c'est ce qu'il y a de moins mal.

Mais, les jésuites n'entendent pas de cette orolle!

Il leur faut du sang, toujours et quand même!

Et, leurs, ordre a été donné aux juges galonnés de prononcer contre Sempau la peine de mort, malgré les avis contraires.

Cette divergence rend le verdict incertain : c'est les gros matadors du conseil suprême de guerre, à Madrid, qui vont prononcer le dernier ressort.

Les jésuites auront-ils la tête de Sempau? C'est probable!

Boycottage patronal à Roubaix

Il y a quelques jours, dans la *Petite Rép.*, Vaillant courait lever un beau livret en son nom, pour protester contre le boycottage des bistrots, les épiciers et autres mercantis qui n'en pincet pas pour le socialisme.

Le boycottage, dans sa forme actuelle, est encore un truc qui nousvient d'Angleterre, — ou mieux, d'Irlande.

C'est ce qu'on France on connaît à pratique depuis belle lurette, sous l'étiquette « mise à l'index ».

Donc, Vaillant s'est foutu à prôner le boycottage.

Illico, toute la clique des journalistes bourgeois s'est foutu à clabauder, gueulant à l'adresse socialiste, serinant que songer à boycotter l'index en type qui ne pincet pas comme vous c'est ce qu'il y a de plus abominable au monde; tout de la famille des salopards qui se vont la poutre dans la lucarne du voisin, mais ne se contentent, jamais qu'ils ont une sacrée pouille sur le nez.
C'est tout d'abord contre le boycottage des socialistes, ces chieurs d'encre feraient bougrement mieux de conseiller aux capitalistes de cesser le boycottage que, depuis ce temps, ils pratiquent contre les prolés qui n'ont pas l'échine assez souple.

—
C'est-à-dire, en effet, sinon du boycottage, tout ce qu'il y a de plus féroce, que la mise à l'index par les compagnies des mines et autres grands bagnes industriels des turbinateurs qui ont les ongles de la tête décaissés?

Et, n'est-ce pas aussi du boycottage, les tournées accomplies par les policiers, ces cochons de poutreux, qui se vont réclamer le patron et lui serinent de foutre à la porte, tel ou tel, soupenné d'idées subversives?

Evidemment si!
Et puis, dans les muttes de journalistes s'y traitent bien de libérale! de moment que, seuls, les turbinateurs sont victimes de ces manigances crapuleuses, ils ne gueulent pas contre.

Mais toute, ces mises à l'index, pratiquées sans plan arrêté ou combiné à l'avance ne sont que de la gogoutte, comparé au boycottage des patrons roubaixiens.

J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer aux camarades de quel il retourne, sous l'initiative d'un infatigable grigou, le Jean-Foutre Motte, il s'est formé à Roubaix une maudite association de malfaiteurs capitalistes qui s'est baptisée *l'Union sociale patronale*.

Desormais, à Roubaix, il ne va plus avoir de turbin que pour les prolos inscrits sur les registres de *l'Association de malfaiteurs patronaux*.

Et dam, l'inscription et l'affiliation à cette gare d'association implique pour le turbineur l'apaisement abject devant les exploitateurs. Une fois agrégé, le pauvre bougre est comme si on l'avait ficelé, ligotté : il n'a plus un liard d'indépendance, il n'est qu'une chiffe vivante que les singes manipulent à leur guise.

Le serrage de vis est si complet que l'esclave antique avait ses cordes plus franches que ne les a le prolo bridé par les malfaiteurs patronaux.

Et y a encore pas à dire que j'exagère. Malheureusement non ! J'expose les faits tels qu'ils sont, sans le moindrement les pousser au noir.

Or, il est inutile d'ajouter que tous les bons bougres qui ne veulent pas s'affilier à l'association patronale sont distribués à la rue : des listes sont dressées et distribuées à chaque exploitateur et, quand un prolo demande de l'embauche, illico on consulte la liste ; s'il n'est pas affilié, il se casse la tête ! C'est surtout depuis quelques semaines que les malfaiteurs patronaux donnent libre cours à leurs crapuleries et c'est par douzaines que sont fichés sur le pavé les gas qui ont les côtes un peu long.

Desormais, tous les bons bougres qui ne sont pas matriculés peuvent se préparer à vivre sans travail, à se crever !

On compte actuellement par centaines les prolos jetés volontairement à la rue, ces derniers temps ; et les capitalistes n'ont vidé ces malheureux que parce qu'ils ne sont pas de l'Union.

Ce qui rend ces exécutions en masse plus épouvantables encore c'est qu'elles concordent avec la famine qui résulte de l'accaparement et avec le chômage qui entraîne la mortalité.

Eh bien, les jean-fesse qui avez trouvé abominable le plan de Vaillant, dites-moi donc ce que vous pensez de ces mises à l'index ?

C'est du boycottage, ça !

Du boycottage qui serait bougrement mieux qualifié : assassinat !

— Actuellement, il y a à Roubaix une moyenne de 30.000 prolos sans ouvrage.

Autant dire 20.000 affamés.

Oui, non de dieu, vingt mille !

Et ils ne font guère de pétard, les malheureux.

C'est vrai, ils ont une chance exceptionnelle : la frontière étant à côté ils s'en vont en Belgique acheter du sucre, du café, du pétrole, etc. et ils cèdent les marchandises rapportées à de plus bidards qu'eux, avec quelques sous de bénéfice.

A une crise précédente, les gas partaient en grandes bandes — ils se massaient une centaine — allaient faire leurs courses complètes au delà de la frontière ; puis, sans s'apercevoir, ils revenaient par la grande route et, grâce à leur nombre, se faisaient respecter des douaniers qui les faisaient défilier sans piper mot.

Le truc est évidemment bon et pratique : frauder le gouvernement est un excellent fourbi, — mais ce n'est pas une solution !

C'est à peine un expédient !

Il s'agit de trouver un joint pour tenir tête aux malfaiteurs patronaux.

Et toute, il n'est pas question de ruminer un nouvel alignement social où y aura du bien-être pour tous et de l'opposer aux horreurs actuelles.

Ca, c'est l'avenir !

Or, c'est un remède immédiat, au détail rapide, instantané, qui fait dégotter : et il s'agit de répondre du tac au tac, afin de forcer les patrons à embucher sans distinction d'opinion.

Eh bien ! je ne vois rien autre que le sabotage !

Ten ai déjà jaspiné quelques mots : si tous les singes qui pratiquent le boycottage s'apercevaient rapidement que la production diminue, que les marchandises fabriquées sont défectueuses, que les machines se déforment plus vite, que les frais généraux augmentent

dans une sacrée proportion.... S'ils se rendaient compte qu'ils sont victimes d'un boycottage fantastique et que si ça continue un tantinet sur ce pied ils n'arriveront pas à joindre les deux bouts, ils les ferait redéculer !

Créée au sabotage, finalement pratiqué, les prolos anglais se sont tirés de plus d'un mauvais pas.

Et puis, puisque les exploitateurs usent du boycottage, qui est aussi d'origine anglaise, — pourquoi donc les prolos ne leur représenteraient-ils pas par ce truc, — anglais idem — le sabotage ?

Le sabotage à ceci de chouette : qu'il se pratique en douceur, sans que le patron sache où ça commence et où ça finit.

Grâce au sabotage, les responsabilités individuelles s'évanouissent et, quand le capitalo cherche à le réprimer, c'est comme des dates : il ne trouve personne en face de lui.

A qui s'en prendra-t-il ?

Si grâce à un binaise quelconque ses bécanes s'arrêtent, ses marchandises se trouvent incendiables, quoi y faire ?

Rien ! Renouveler son personnel, saquer les types qui lui déplaisent, ou même balancer tout le monde et recruter de nouveaux ouvriers ?

La belle fournaise ! avec d'autres prolos ce sera le même fiasco.

— Et, mille tonnerres, il n'est que temps que les prolos roubaixiens ouvrent les yeux !

Avant tout, ils ne seront qu'une masse végétative que les patrons manœuvreront à leur guise.

Alors, de la ville révolutionnaire, du centre qui se plaint et bruyant, il restera tripotte !

Et ça ne sera pas long, nom de dieu. Dejà, comme je l'ai dit : il y a à Roubaix, actuellement, au moins 20.000 prolos sans turbin.

Quant à ceux qui travaillent encore, ils ne sont guère à la hauteur : ils se font des semaines de 15 à 20 francs.

En outre, ce qui est un signe de décrépitude populaire, c'est la brutalité de la rousse qui grandit en même temps qu'augmente la déche et l'arvachissement du prolo.

Un tel résultat se réalise, acquiert un cynisme fantastique et opère à Roubaix comme en pays conquis.

Les copains ont été les premières victimes, — ils ont collectés n'aurait tort de se monter le job : leur tour vient !

Presque tous les gas qui ont le cerveau décastré subissent la dernière des mistouffes et c'est la Brasserie Libertaire qui sert de cible à tout ça ; elle en est à son dix-septième procès ! Et comme elle n'est ouverte que depuis environ trois mois, ça fait une moyenne de deux par semaine.

Il y a huit jours, des placards annonçant une réunion de sans-travail, à la frontière de Watrelles, en petits champs, étaient collés en sourdine. Les policiers profitèrent de cette occasion pour envahir le domicile d'un copain et, de force, sans mandat, aucun, ils trimballèrent le camaro au poste et l'y laissèrent moisir plusieurs heures.

C'est de l'arbitraire, tout ce qu'il y a de plus osaque !

Malgré les intimidations et le grattage immédiat des placards annonçant la réunion de sans-travail, 2.000 personnes se sont trouvées au rendez-vous, en même temps que la police, tous les très forts en pareil cas.

Mais, quels piètres manifestants ! On ne sentait pas parmi cette foultitude les mille petits riens que l'on entroit chez les bons bougres qui ont un but ou qui veulent exprimer une volonté.

Oh ! ils ont écouté le jaspinage des copains, — ils ont même applaudi forme, — mais c'est tout.

Le copain Philippe a croisé dur le Jean-Foutre Motte, le grand chef de l'association des malfaiteurs et son pain a été rudement goûté.

Un point... et c'est tout !

Ah ! toute y avait pas besoin de fusils Lebel pour débâter les manifestants.

Cinq douaniers, armés de triques et menant leurs chiens en laisse ont suffi pour foutre en déroute 2.000 personnes !

Et tout ça, le peuple, femmes et gosses en tête, s'amène sur la route, le brigadier des mouches vertes gueleo : « Frippez ! Lapez ! »

Et les quatre bandits jouent du bâton !

Et tout ça, le peuple, qui culbute les hommes, tapent à droite et à gauche ; et les gros cabots se foutent de la partie, sautant sur les honnêtes, les renversant...

C'est net que lorsque les douaniers ont été esquinés qu'ils ont lâché le peuple s'élancer.

Inutile d'ajouter qu'il y a eu pas mal d'élopées et même quelques prolos ont été blessés assez sérieusement.

Est-ce assez triste, non de dire ? Ces 2.000 malheureux qui se laissent piédonner, assommer, et qui rentrent chez eux avec la belle perspective de se sentir malin jusqu'à ce qu'ils crovent totalement de faim !

Voilà ou en est ce truc !

Bt, outre la valeterie patronale et policière, y a un autre ennemi qui travaille pour le compte des richards : l'atocou !

Dans le quartier du Centre leur détresse les prolos s'ingurgient d'infects tour-bryaux qui leur brûlent les tripes et leur enlèvent tout nerf.

— Je m'arrête, cré pétard !

Si j'ai tant insisté, tant jérémié sur ce qui se passe à Roubaix, c'est parce que ce serrage de vis pratiqué sur le populo par l'association des malfaiteurs patronaux n'est qu'une expérience.

Si les résultats sont tels que les désirent les capitalistes, le fourbi se généralisera.

Et, avant que les prolos se soient mis d'accord pour essayer contre certains commerçants le boycottage prôné par Vaillant, les patrons se seront entendus pour nous boycotter dans les grands prix.

Donc, les bons bougres, ouvrons l'œil : le danger est grand et proche !

A Notre-Dame de la Galette

Tout au haut de la Butte Montmartré s'élève la Basilique de Notre-Dame de la Galette.

Cette sacre bêtise, une des hontes de notre époque, fait la honte à Paris qu'elle domine, — preuve matérielle que les richatons sont toujours tout puissants.

Et, tout est à l'unisson de hideur, dans cette ignoble tour de pierre.

Hideux, les mobiles qui ont poussé les jésuites à la construire, n'ayant d'autre but que de coller un glaivaut au front libre-penseur de Paris ;

Hideuse, la façon dont ces vermines ont réalisé leur projet.

Notre-Dame de la Galette est une baraque tout ce qu'il y a de plus symétrique, rien qu'à regarder on sait de quel il retourne ; on n'a pas besoin de demander des tuyaux pour se doter que c'est un énorme abrutiross. Construite en forme de bonnet de coton, elle est un échafaudage, tout ce qu'il y a de plus dégueulasse, du « style dégoûner ».

Des bons bougres, à qui la vue seule de cet ignoble monument donne envie de dégobiller, se mettent un peu de bauxme au cœur en ruminant : « la construction en est interminable, jamais les jésuites ne finiront cette gare du turc... »

Erreur, les gas ! Si le grand dégoûner qui doit dominer la Butte s'élève lentement, ce n'est pas faute de pognon.

Fourre non ! Ne vous illusionnez pas. C'est pas les frocraids qui manquent de braies.

Soulement, comme l'étoignoir en question est édifié par souscriptions volontaires, les jésuites font durer le plaisir.

Donc tant que l'église sera en chantier, les vieilles bottes, les plaines retraitées, les sodomites et autres gens malpropres carmeront pour son édification.

Enfin la tournera, pour les richatons, leur la pelle aux dents d'or.

Et toute, ils s'en pincent pas !

Aussi Notre-Dame de la Galette s'élève lentement, — très lentement ! le plus lentement possible.

Il y a après d'un quart de siècle qu'elle est en train et, mille tonnerres, j'espère bien que le jour du grand chambard la trouvera encore achevée.

— Sur la tripotée de millions que les jésuites l'arbitroient aux niguedouilles, les salauds ont le nez aux croix pour prélever quelques pièces de vingt francs, sous prétexte de charité.

Cette mince distribution de picallions à la double but d'empêcher de nouveaux barbotages, et d'attirer à la poudre aux yeux des jobards et de maintenir les foules vastrées dans le crétinisme.

Ainsi, deux fois par semaine environ, à Notre-Dame de la Galette on fait une distribution de quignons du pain : il s'ensuit la des

banche de puritains... des vieux et aussi des jeunes — qui déprimés par la diète épiscopale tous l'année, se kif-kif le même de diète.

Et non contents d'exécuter les puritains par la charité, les raïchions les abrutissent en leur faisant avaler des messes et des prêches en vouté ou en volé.

Pas de préché, pas de pain !
C'est la maxime crotine.

Et fichtre, ils sont ceux qui ne trouvent dégoûssées ces pratiques raïchionnesques.

Il s'en est pourtant trouvé un dimanche.

Mince d'exception !
Dans l'intérieur de la boîte à prières, le raïchion Lemius, perché dans l'égrégouré à paroles, prêchait.

— Qui ça Lemius ? allez-vous dire. C'est un nom à coucher dehors avec un billet de logement.

Pire que ça, les copains ! Lemius, c'est le raïchion en chef, le colonel des entrouffés. Et son nom est aussi cochon que sa personne : Lemius... c'est guant et visqueux ! On dirait le nom de baptême d'un scorpion ou d'une vipère.

Or donc dimanche, vers les onze heures du matin, du haut de son égrégouré, il déversait de sa bouche d'égoré sur le front de ses puritains auditeurs un déluge de mensonges.

Rien de plus dégoûssé comme apéritif !
A un moment, voilà que le Lemius se fuit à haver contre les anarchos, les traitait de supôts de Satan, de fauteurs de scandales... et autres troudicutes enfardesques.

Il n'a pas continué longtemps !
De la foudrille de réchards annoncés émerge un gas hirsute, bequille au poing, et qui clame :

— C'est vous qui faites du scandale et avez des idées malsaines ! Vous avez un sacré toupet !...

Les volutes en casque-mâche de l'usine à prières se seraient effondrées que l'altruisme n'eût pas été pire.

La bedaille policière, hurlante et furibonde a sauté sur le nez de l'ard et avec autant de méchanceté que des fies enrégés, a fait subir au pauvre gas un passage à tabac en règle.

A la porte de la turbine infecte, le malheureux a passé des griffes de la bedaille aux pattes des sergots.

Et il n'y a pas touché de différence !
Conduit chez le quart-d'œil, le manifestant a déclaré sa nommée Alberte, libérée, être comptable et a ajouté qu'il en pince pour les idées anarchotes.

On l'a foutu au bloc !
Et, un de ces jours, les copains des encoutants, les enjuponnés, vengeront l'affront fait au raïchion Lemius.

Ce coup-ci, ça se passera au Palais d'Injustice et non plus à Notre-Dame de la Galette.

Les acteurs seront changés, mais ce sera toujours même si triste comédie.

— Pendant que Libertad, expulsé de l'usine à paténités, était embarqué pour la prison, le Lemius reprenait son dégoûlage.

Essaute, crevés par la misère, abrutis par le sermon, les puritains allaient recevoir leur quinon de pain et loques vivantes, dévalaient la Butte en grinçant.

Tout de même, au fond de la prunelle de quelques-uns luisait un brin de satisfaction : ceux-là n'étaient pas fichés, qu'un audacieux ait brandi sa bequille sous le blair du raïchion.

Eux, que le Lemius s'efforce d'humilier, de faire dégringoler, de faire fonds de livissement, rigouillonné de ce qu'il se soit trouvé un gas pour traiter de mensonges la bavo visqueuse dégoûtée par cet imposteur.

Et le néant de Dieu, du Christ, de son sacré viscère et de ses gourmandises de mère leur apparaissait lumineusement !

La bequille de l'audacieux, dressée menaçante vers le pain à caceter divin, n'avait pas été pulvérisée par le tonnerre céleste.

Que foutait donc le père des mouches ?
C'eût été l'occasion de se fendre d'un miracle : eût été plus de saison que l'intervention de la bedaille et des sergots de le tonnerre céleste.

— Ah oui, le ciel est vide et Dieu est une blague... ronronnaient les puritains mariolés en dévalant, cabin caba, les escaliers de la Butte.

ACOUPS DE TRANCHET

Poutre et Paille. — Les canards italiens racontent la désertion de deux ligards français du 11^e, et ils ne se gênent pas pour s'af-

mer que c'est pour échapper aux brutalités de la caserne que les deux troudions se sont obligés.

C'est foutre bien la vérité... et ça fait rauder les journaux français.

Et comme les déshertours fourmillent en Italie, pour nous tromper sur la quantité, les torchons chauvins affirment qu'un vingtain seulement se sont tirés de cette année.

Ça, c'est de la riche menterie, car y a plus de 20 truffards qui se sont fait la paire !

Pour se consoler, les canards français nous rassurent avec les atrocités des casernes allemandes.

Eh! couillons, décreasez vos cinquents : chaque fois que vous parlez d'atrocités militaires vous avez raison. Car tel c'est pareil : du moment qu'il y a de l'autorité à la clé y a des horreurs à foison.

Trop rare! — Foutre oui, ils sont trop rares, les pauvres bougres qui, ayant le ventre vide, ont l'audace de hurler leur faim.

Sans qu'il leur sort changerait vite, car on ne saurait trop le seriner : c'est parce qu'on subit le mauvais sort que rien ne change.

Il y a deux jours, à la salle du travail de la Bibliothèque Nationale, un pauvre bougre, rompant avec la platitude courante, a osé gueuler sa famine.

Il n'y a pas tant, en effet, un petit vieux d'une cinquantaine d'années, en saleté à un employé.

Mais... vous vous trompez, ici, nous ne donnons que des livres.

— Je veux du pain ! Le pain est c.e.r, le peuple manque de pain et on ne lui raconte que de beaux discours...

Mince de remue-ménage dans la grande salle !
Alors, un lardis est venu qui a empoigné l'âme : on l'a sorti, on l'a retiré sa carte... et on ne lui a pas donné à bouffer.



Maboulisme de chats-fourrés

Les bons bougres se souviennent des fantastiques aventures arrivées à trois algériens, André Reclus, Ramson et Vernet qui, au mois de mars dernier, comment un dell'i épouvantable, au fin fond de la brousse algérienne, à l'enez, sur un arbre, ils collèrent une affiche du Père Peinard au Populo, poudue à l'occasion de l'anniversaire du 16 mars 1871.

Les bons bougres ne se doutaient pas qu'ils commettaient un acte tout plein répréhensible : ils pensaient avoir d'autant plus la liberté de coller le placard en question que, depuis huit jours, ils s'en étaient des masses, tant à Paris qu'aux trente-six coins de la France.

Ils n'avaient oublié qu'une chose, les trois bons bougres : c'est que l'Algérie est un pays conquis et que, même en France, la France — ne peuvent faire là-bas ce qui se fait sur le continent.

Là-bas, c'est le règne du bon plaisir !
C'est un brin d'avarité peut se payer toutes les fantaisies qui lui passent par la boule, vis à vis des arbis : on les assomme, on leur fait la chisse, on les déquille... et fait pas qu'ils aient l'air de ronader, sinon, gare à ses sont caits pour de bon.

A agir ainsi contre les bicos, les chargondars prennent goût à l'arbitraire et en viennent vite à agir kif-kif contre les français.

Donc l'affiche du Père Peinard au Populo que nul, en France, n'avait trouvée répréhensible, fit loucher un hargneux jugeur algérien : pour se faire mousser, et aussi pour virer son poche à sa fol sur quelques-uns se mit en devoir de poursuivre les afficheurs.

C'était de la loufoquerie toute pure : l'affiche était signée selon la loi, le premier à poursuivre était l'imprimeur.

En Algérie, on n'y regarde pas de si près !
L'enjuponé en question fit fiche les afficheurs au bloc, en garda deux au secret le plus absolu pendant une huitaine, puis les porta en cage à son appliement, où ils défont.

Les juges d'Oran trouveront loufoques les prétentions de l'avocat beucheur qui réclamait cinq ans de pri on.

Où, foutre, rien que cinq ans ! pour chacun des trois accusés.

C'était tellement loufoque que les juges d'Oran se lavèrent les mains du parolle mal-proposée, acquittèrent les accusés.

L'avocat beucheur, furieux du canoufflet que lui administrèrent ses copains du comptoir, alla en appel, ce qui est argot justicier on a baplé : en appel, ce fut minimi.

Le procès se rejuga à Alger.

A cette reuée, les juges se furent encore pas trop gourdes : ils furent de condamner, mais, si l'affiche était critiquable, comme il s'agissait d'une appréciation des actes de la Commune, ça regardait la cour d'assises.

Ce coup-ci on pou y supposer que les enjuponés marchands d'injustice qui avaient emmanché ce procès baroque se tendraient pour battus.

Ah ou! c'était mal connaître les chats-fourrés ! Cette engance ne pardonne jamais et désarme encore moins.

Sur ce, l'avocat beucheur de la cour d'Alger fit signe à une collection d'enjuponés tout ce qu'il y a de plus racorni : la cour de Cassation.

Cette collection est l'assemblage de tout ce qu'il y a de juges antédiluviens et y a foutre pas à mettre en doute leur réactionnarisme.

Aussi, ils n'ont fait ni une ni deux : ils ont cassé le jugement d'Alger et ont renvoyé André Reclus, Ramson et Vernet devant le comptoir correctionnel d'Alx.

C'est y au moins la dernière station ?

Ce coup-ci, les salimbonques de la politique qui clabotent, sur les lois scélétrates sont un épouvantail inappliqué et inapplicables vont être forcés de se rendre à l'évidence.

Y a plus de doute possible : les lois scélétrates sont en vigueur.

Il est vrai, c'est pas d'aujourd'hui que ces maudites lois sont appliquées sur le coin de la gueule de quantité de bons bougres.

Mais, grâce à leur mauvaise foi caractéristique, les politiciards ont fait semblant de l'ignorer.

Maintenant que la cour de Cassation vient de se prononcer, carrément en faveur des lois scélétrates, y a pas de jean-foutre qui puisse nier la chose.

Ah foutre, on peut brailler « Vive la République ».

Quelle dégringolade ! S'il reste des vieux de la vieille qui, dans quelques coins, caressent les anciens rêves de « république démocratique et sociale », ils peuvent mettre un bonchou à leurs espérances.

Nous naçons en plein dans la république autocratique.

Et le jour où, pour nous foutre à l'unisson de nos allies les Russes, on sacrera Pélikus tsar de toutes les France, y aura rien à changer dans nos mœurs.

Nous sommes Cosoques de fait, il n'y a plus rien qu'à l'étré de nom !

Et foutre, patience, ça va venir...

A moins que les points noirs de l'horizon nous amènent un sacré cyclone !

En Banlieue

En réponse à la tartine sur la Compagnie Française des Métaux, à Saint-Denis, parce dans la dernière numéro, un bon lieu m'envoie une habillade où au sujet d'un autre contre-coup de ce bagne, jaloux de la réputation du salaud que j'ai antéfin le semaine dernière.

Pour que les proles n'en perdent pas l'habitude, il en fait endurer de toutes sortes aux pauvres bougres placés sous sa dépendance.

Je la colle ci-dessous :

Saint-Denis, le 8 septembre 1897.

Mon vieux Peinard,

Dans ton bavard du 30 août, au sujet de la Compagnie des Métaux, je me perna de te faire remarquer qu'un ou deux contre-coups de ce bagne, jaloux de la réputation du salaud que j'ai antéfin le semaine dernière.

Ainsi, au cuivre rouge, le contre-coup est un sale type qui, au lieu de conduire des proles, serait mieux à Cayenne.

De même, traite les hommes comme de vrais esclaves.

Quand un prolo roupéto un peu, le type fait le fier à bras, montre ses biceps et géouille aux proles que s'ils venaient l'atteindre dehors, il sera là.

Il est probable que s'il recevait deux ou trois boignes sur la lure, le salaud en rabattrait.

"Turellement, comme dans tous les bagues, il est secoué, dans sa vilaine besogne, par un joli drôle qui promène et qui plus tard ne vaudra pas tripoté.

Celui-ci aussi avancera.
Tout d'ordinaire, aux copules, un pauvre vieux essaye sur le boulot demande une augmentation. Pour son travail de forat, le vieux réclamait 50 centimes de l'heure.
C'était pas opais, tout!

Souvent le malotip du contre-coup qui doit-être intéressé dans la bagne la croyait aux polottes carrement : « Mon vieux, lui j'ai dit, pour avoir dix sous de l'heure, faut y avoir dix ans de présence dans la maison ».

Et le vieux n'a pas rouillé, a accepté de travailler aux anciennes conditions, sachant bien qu'à son âge, c'est cotonneux de trouver du boulot.

C'est bougrement triste, nom de dieu!
Enfin, mon vieux Peinard, faut bien espérer qu'un jour les proles se grouilleront ferme et enverront faire toutes les erapularies qui les exploitent.

Un anti-patriote.

BABILLARDE D'UN SOLDAT

Tunis,.... août 97.

Mon vieux Peinard,

Pendant que les grosses légumes de France, sous prétexte d'alliance russe, s'empiffrent à se lever les trouffions, ici, claquent comme des mouches.

A l'heure qu'il est, les infirmeries et hôpitaux militaires regorgent de malades et chaque jour ne se passe sans qu'il n'y ait trois ou quatre décès.

Le 4^e chass d'Af. a évacué les casernes et est allé camper dans les environs de Tunis, mais les casernes lui ont emporté la vie, avec eux, ce qui fait que le nombre des malades resté le même qu'à Tunis, — s'il n'augmente pas!

Turellement, les médecins emploient toutes les traditions romaine : le sulfate de quinine, et dès qu'un fièvreux se présente à eux, sans même l'examiner, ils lui collent une lampée de quinine; c'est seulement, presque toujours, lorsque le malade est mortel, qu'ils ont le drigue sur l'hôpital, où il ne tarde pas à crâmpser.

Malgré cet état de choses, mon vieux Peinard, il est fortement question de faire le camp aux manœuvres, le 30 septembre. Tu vois quelle hécatombe va s'opérer sur les troupes de Tunisie, — d'autant plus étant accablées par les fièvres, il nous faudra faire de longues étapes sous un soleil de plomb, et bien souvent nous tirerons la laigue pour avoir de l'eau.

Il semble que c'est tout naturel pour les centaines de peaux qui nous tiennent sous leur coupe. D'ailleurs les galonnards ne portent pas le sac : que leur importe que les troublades tombent épuisés de fatigue ou frappés d'insolation ou contant des malades, qu'ils traîneront jusqu'à la fin de leurs jours?

« Tout ça, c'est pour la patrie, » qu'ils font.
C'est une chouette consolation pour le parent ou amis de ceux qui laissent leur peau au régime!

— 0 —

Il faut que je te dise aussi, père Peinard, qu'il y a outre les épidémies qui nous abattent, d'autres volailles encore plus dangereuses.

C'est des brutes galonnées que je te veux jaspiner. Ainsi, au 4^e zouaves, il y a comme un frangin le frangin de l'adjuvache Stofatti, celui qui fit mourir le chasseur Rivory, et qui fut acquitté par ce haut fait.

Avant l'affaire de son frangin, le Stofatti rappela aussi les troublades, même qu'il fut tué, par son capitaine de compagnie, à ne pas continuer, parce qu'un jour un zouave ayant écopé de coups de pied menaçait de réclamer.

Ça ne l'empêche pas de raconter fièrement les exploits de son frère et de gueuler quand il a quelques verres d'absinthe dans le biaz que si un jour, il remuait les troublades qui ont témoignés contre son frère, il leur ferait passer le goût du pain.

Les deux frangins se valent bien, comme tu vois.

Ça a aussi un autre sous-off, aussi rosard que les précédents. Juge un peu ce que les troublades endurent avec de pareilles brutes!

Un jour, ce sous-off, Naudenot, survillait les punis de salle de police qui faisaient le bal.

Un pauvre bougre, Vézolo, ne manuvrait

pas à la fantasia du Naudenot. Illico celui-ci gueula un cabot qui commandait le peloton : « Ah! le saio individu! Foutte-to au pas gymnastique, faut lui faire pisser le sang, nom de dieu ».

Le charognard réussit, en effet; Vézolo tomba au bout de quelques tours de pas gymnastique et fut pris de vomissements. Au lieu de lui porter secours, le Naudenot le fit mettre à la boîte ou on le laissa sans soins toute la journée. Ce n'est que le lendemain qu'on le porta à l'hôpital où il cassa sa pipe trois jours après.

Pour cet assassinat, le sous-off n'a eu que huit jours de prison!

Si Vézolo, quand Naudenot l'engueulait, eût détaché une pichenotte sur le gniaiss du sous-off, c'est pas au Belvédère, bien sûr, qu'il aurait dévissé son billard, mais bien au poteau d'exécution!

C'est ça, père Peinard, n'empêche pas que Stofatti et l'autre sont inscrits au tableau d'avancement, — au contraire ça les fait mieux voir des galonnards.

Le lieutenant-colon qui se rendit célèbre à la marche de l'Arnie en juillet 1896, où les casernes furent transformées en hôpitaux, peut bien leur accorder quelques faveurs.

Au reste, ce sont des actions (c'est à l'actif des galonnards : en un jour, et d'un seul coup, il y eût, à la marche, cinq zouaves de machabés, sans compter ceux qui suivirent. Le Naudenot n'en a qu'un : ça le fera bombarder adjuvache.

Je te la serre,

Un zouave du 4^e.

PALE TRAVAILLEUR

Par Jules Jouy

Air : *Pale Voyageur.*

— Pale travailleur, connais-tu le Jour?..

— Comme tout le monde, en naissant un jour, je devais trouver mon coin de lumière

Et goûter aussi ma part de soleil.

Mais je n'ai trouvé que l'âtre Misère;

Elle m'a pillé mon beau sang vermeil.

— Pale travailleur, connais-tu la Fam?..

— Comme tout le monde, au bord du chemin,

Je devais manger mon pain sur la Terre

Et goûter aussi ma part de bonheur.

Mais je n'ai trouvé que le Jeune Misère;

Et l'ogre repu rogné mon pain dur.

— Pale travailleur, connais-tu l'amour?..

— Comme tout le monde, en venant au jour,

Je devais aimer quelqu'un sur la Terre

Et goûter aussi ma part de bonheur.

Mais je n'ai trouvé que Jeanne Misère;

Elle m'a vidé la tête et le cœur.

— Pale travailleur, connais-tu la Mort?..

— Comme tout le monde, un jour, sans remord,

Je devais pourrir dans mon coin de terre

Et me transformer en fleurs sous le ciel.

Mais je n'ai trouvé que le trou Misère :

Un grand lit d'hospice avec un scapel.

OHE, LES BONS FIEUX!

C'est

LE 1^{ER} OCTOBRE

Que sera mis en vente

L'ALMANACH

de

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1938

(Au vu du calendrier révolutionnaire)

.....
Inutile de seriner aux camarades le nouvel almanach, kif kif les trois précédents, sera bondé de chouettes histoires et de galboux dessins.

Pour l'instant, y a pas mèche de donner le menu complet de l'almanach. Qu'il me suffise

de dire, pour foutre l'œuf à la bouche des bons bougres, que sa couverture — un douzième couléure — sera ruginakoff et que l'intérieur sera à l'aventant.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

.....
Les dépositaires du Père Peinard et les copains sont priés de faire leurs demandes au plus vite, afin de fixer le tirage illico.

— Ce ceux qui peuvent envoyer la galette en même temps que la commande ne ratent pas le coche.

Adresser tout ce qui concerne L'ALMANACH au Père Peinard, aux bureaux, 16, rue Lavieville (Montmartre), Paris.



Roussin étranger

Saint Quentin. — Pendant que les journaux bien pensants démentent les tortures accomplies par la bande des inquisiteurs espagnols, y a à Saint-Quentin un roussin qui est la preuve vivante qu'il n'y a pas besoin de passer les Pyrénées pour rejoindre la tronche de si odieux maîtres.

Et il prouve aussi que si les occasions devenaient favorables, ce n'est pas faute d'inquisiteurs que l'acquisition chômerait, — en France comme ailleurs.

Le roussin en question, espèce de Don Juan déplumé, rencontra vendredi dernier près du pont de canal, un pauvre bougre qui avait une sacrée paillle dans le nez, mais qui ne faisait ni potin, ni esclandre, allant son chemin, zigzaguant et trébuchant, sans plus.

Le policier vit une victime facile : il lui sauta sur le tard, le renversa et, par le temple, le pauvre bougre lui passa au cou une corde à nouud coulant.

Il lui fit le coup du père François!
Le pestille tint ainsi le soutaud, pendant environ un quart d'heure, — jusqu'à ce qu'un de ses pareils vint à son aide.

Ensuite, les deux bandits, fiers comme des mormons du pape, conduisirent le pauvre type au violon.

Le populo s'était attroupe, gueulant après les roussins.

Mais, nom de dieu, le respect des uniformes est si sacré que les policiers n'osaient pas tirer la victime des griffes des bourreaux.

C'eût été chose simple, étant cinquante pour réduire à l'impuissance les deux brutes sergotiques.

Vous voyez, les copains, ce pour dégoutter des bourreaux y a pas besoin d'aller en Espagne!

Risques professionnels

Toulon. — C'est du grand jusqu'à petit que le métier de gouvernant devient dangereux.

Témoin, le fait suivant : le mercredi, 31 août, à l'issue de la séance du conseil municipal, le maire de Toulon a cassé quatre coups de couteau qu'un prolo, Sinibaldi, lui a administrés.

Le surinven avait été un des plus actifs larpins électoraux du maire, lors de la dernière foire votarde; comme compensation, Sinibaldi avait exigé la réintégration de son beau-frère, ancien roussin des maours.

Mais froter, moussu le maire avait promis tant et tant qu'il a oublié Sinibaldi et son roussin de beau-frère.

Y a pas à s'en épaté : c'est l'histoire de tous les candidats chancards; une fois élus ils ne se souviennent d'aucune promesse.

Sinibaldi a trouvé le fourbi mauvais et a joué du couteau.
De cette querelle entre politiques, — querelle qui a tourné au vilain, — je n'aurais pas même jaspiné si ce n'eût été une occasion de faire remarquer aux bons bougres combien sont malpropres tous les tripatoillages de la politique.

On parle de souveraineté populaire... Zut à ora! c'est ça, la souveraineté? Un marchandage dégoûtant! Appelons ça : putainerie et maquerillage, — ça sera plus exact.

Soulement, sale coup pour la fanfare anti-

tenace si tous les dix qui ont posé des lapins à leurs agents électoraux sont mouches à café le maître de l'ouïe.

Pour lors, les dix qui ont l'ambition de monter et regarder à deux fois avant de promettre. Et si, par ruse, le peuple s'habitait à lever tourner le cul, ce serait tout à fait choquette!

Placement de mère de famille

Nico. — Les notaires et tous les maudits gracie-papiers recommandent les « placements de père de famille ».

Y a rien au-dessus de ça, paraît-il! Et d'iam, comment on serait-il autrement? Puisque l'on est le maître, il faut faire fiche de tout bois et vendre le plus possible.

Seulement, pour que le commerce qu'on veut entreprendre soit un placement de père de famille, il faut l'opérer dans les formes légales, — sinon ça devient dégoutant.

Ainsi, quand on y met les façons voulues, il est permis à un type de vendre sa conscience ou son influence, à un prolo de bazarder sa force musculaire, à la femme ses embrassades.

Mais faut, faut respecter la forme! Ainsi, il est permis à une mère de vendre sa gosse à un vieil homme riche, pourvu qu'elle se passe avec l'assentiment de monsieur le maire.

Par contre, malheur à la toupie qui vend sa fille à un homme moins dégoutant, sans le corps, — mais sans la permission des autorités.

Alors, c'est un crime! Ce crime — qui n'est un crime que parce qu'il n'est pas revêtu de l'estampille légale, — une mère vient de le commettre à Nico, promenade des Anglais.

Elle a été embêtée illico! Quant à la gosseline, y avait déjà deux mois que sa mère s'occupait de la placer. La toupie sera condamnée. La belle toutiste! Ve-t-on aussi condamner les mères qui fichent leurs filles dans les griffes des porcs malades..., avec la permission des autorités?

L'un vaut l'autre!

Encore la loi scélérate!

Marseille. — La loi scélérate vient de fonctionner à Marseille: deux copains viennent d'être condamnés, avec un autre type, Babault, à six mois de prison.

On leur a administré ça, sans la plus minime preuve, sous prétexte de détention de bricoles chimiques et explosives.

Une autre victime de ces cochons de pièges à prolos, Jahn, vient de sortir du bloc après deux ans de prison.

L'autre soir, à la soirée familiale organisée par les copains, Jahn a pris la parole et, quoique espiègle par le dur traitement de la prison, il a prouvé qu'à encore du nerf.

Choquette réunion

Tours. — Des copains et quelques types délégués ont emmenché une réunion l'après-midi à St-Pierre-des-Corps-Extra, c'est-à-dire en pleine campluche.

Tous les chamacrautes du patelin étaient sans dessus dessous, nom de dieu!

Avant la réunion, ces vermineux ont usé du truc qu'ils pratiquent habituellement: ils ont baladé leurs repugnantes personnes dans toutes les maisons du patelin et ont conseillé aux campluchards de rester chez eux.

Mis ce appétit par ces conseils les culstereux ont prié qu'on leur permette d'entendre les divers orateurs qui ont jaspé de belle façon.

Et les paysans d'applaudir à pleins hatoirs!

Enfin, pour terminer, un bon fleu imagina de présenter un ordre du jour approuvant les principes libertaires et blâmant les procédés de la bande de bourriques citée plus haut, ça s'est enlevé les bras au plafond, nom de dieu, d'une seule volée!

En somme tout s'est bien passé, malgré les manigances des salauds qui font des pieds et des pattes pour enrayer le mouvement libertaire, ce qui prouve, une fois de plus, que les culstereux sont méchants et prêts à recevoir les idées d'émancipation.

Férocie exploitante

Rennecourt-lez-Amiens. — Dans ce patelin,

il y a un sacré baigne de tissage où les prolos sont exploités d'une façon carabine.

En plus de l'exploitance patronale, il y a toute une séquelle de contre-sous qui font endure un chilo de mistoufles aux pauvres bougres pliés sous leur coup.

Comme ce sont eux qui doivent régler les maîtres, et qui ont pour le plupart un sacro poil dans le creux de la main, les ouvriers ne peuvent pas aller les chercher pour le ruggance de crainte d'être boules, — et il faut quand même produire!

Pour être quittes envers les prolos quand on les a comme ça pressés, les contre-sous imaginent rien de mieux que de gonfler et de casser des amendes.

Et les salauds ne s'en privent pas! Ils en distribuent à propos de bottes, autant qu'un évêque en pourrait bonir.

Dame! ça les fait bien venir du Directeur. Les prolos ne le font pas chiquer, car outre ces vacheries, les visiteurs aussi exploitent aussi les pauvres bougres.

Ainsi, pour une pièce de 1 fr. 25 de façon, où il y a de beaux jours de boulot, ce qui fait tout de suite trois sous par jour, il y a fréquemment cinq ou dix sous d'amende, ce qui descend bonnement la journée.

Et les prolos ne songent pas à se rebiffer contre pareil état de choses! C'est navrant, nom de dieu!



Turquie. — A Constantinople y a toujours du bé-mol. Les Arméniens s'aperçoivent que, malgré toutes leurs promesses d'intervention, les chrétiens d'Europe sont comme cul et chemise avec le sultan.

Et ça se comprend: les despotes s'entendent toujours dès qu'il s'agit de serer la vis aux peuples et de les détroisser. Ils ont de la religion pour diviser les pauvres bougres, et non pour eux-mêmes.

Aussi, les Arméniens, voyant que ni le pape ni le roi, pas plus que les républicains de France ne font rien pour arrêter l'extermination de leur race opèrent eux-mêmes.

L'autre semaine, à Galata, au faubourg de Constantinople des bombes se sont échouées en divers points. L'une d'entre elles, lancée contre le palais du sultan a mouché quatre huissiers seulement.

Et la répression devient féroce!

Le monstre Abdul-Hamid a ordonné des arrestations en masse et, pour faire la pige aux inquisiteurs d'Espagne, les malheureux Arméniens arrêtés à l'aveuglette sont soumis à des tortures épouvantables.

Quant aux condamnés à mort, on les compte par douzaines.

Et dire, nom de dieu, que toutes ces monstruosités s'accomplissent l'avant-veille du vingtième siècle!

Chili. — C'est aux quatre coins de la boule ronde que souffre la mistouffe!

Au Chili la misère y sovit ferme et les couillotes qui émigrent dans l'espoir d'y faire fortune y font bien de ne pas mettre le cap sur ce patelin.

Y a, actuellement, à Iquique, centre des exploitations de salitre, 2,500 prolos sans turbin, à Valparaiso y a plus de 2,000 mécaniciens qui n'ont pas une croûte de pain à se fêcher sous la dent, — et ils ne semblent pas disposés à se laisser crever! C'est très bien de leur part.

A Santiago, tous les ateliers, toutes les usines se ferment.

En un mot, dans toute la république la misère est bonnement carabine.

Cette misère noire provient, non de l'épuisement des richesses du sol, mais tout simplement des crapuleries de la haute. Les gros colliers ont voulu singer les européens; ils se sont en pays des troubados des cuirassés et comme il leur faut faire venir les armements d'Europe (d'Angleterre et d'Allemagne) ils se sont frottés dans la débête pour ces saloperies.

Tarellément, pendant qu'on jouait au soldat on oubliait de produire.

En somme, à l'heure actuelle, y a pas un brin de boulot au Chili et les pauvres bougres qui

ouïgient là-bas, sûraient la famine d'Europe, sont à peu près fuyés de n'y pas mieux vivre; là-bas, dans toutes les parties, les ouvriers nationaux sans travail mendigent dans les turbin à des salaires dérisoires, plus dérisoires même que ceux des émigrants.

Chaque chose a son remède, n'est-ce pas?

Mais la révolte!... En ça il question?

En Italie, tout comme en France, la famine se fait salement sentir.

Y a, ça, qui est navrant!

L'Italie est en de pas delles les plus fertiles du monde: tout y pousse à plaisir.

Si donc, le peuple y crève la faim, faut pas s'en prendre à manzello Nature, — la cause n'en est pas à son ingratitude.

Les vrais responsables de l'affreuse mistouffe qui rongé l'Italie et la comme partout, les crapularis de la haute. C'est eux qui, en accaparant les bonnes terres, en pillant et barbotant tout ce qu'ils peuvent, saignent le peuple à blanc et l'empêchent de faire rendre à la terre les récoltes qu'elle donnerait sans peine.

Avec l'accaparement du blé, la misère ne fait que croître.

Seulement le peuple n'est pas partout décidé à se laisser cramper sans rouspéter.

L'autre jour, à Paris, quelques centaines de bons bougres ont fait un cortège, en portant de grandes bannières où était inscrit: « Du pain et du travail » Et, à pleins poumons ils clamaient: « A bas les affameurs du peuple! »

Les gendarmes et les sergots se sont amenés et ce n'est qu'après un léger tamponnage que les manifestants ont pu être dispersés.

Mais, dieu, ce n'est pas les pains, — les pandores et flics ont pu distribuer sur le coin de la gueule des manifestants qui calmera leurs tripes!

Y a donc rien de fait!

CONGRÈS

Le 15 congrès du Parti ouvrier révolutionnaire aura lieu du 26 septembre au 3 octobre prochain, à Paris, 91, faubourg du Temple. Le Parti ouvrier fait appel aux Boursiers du travail, aux Rédacteurs, aux Membres syndicaux, aux groupes corporatifs, ainsi qu'aux groupes d'études sociales pour l'envoi de délégués.

Conditions d'admission:

1° Les groupements invités devront avoir trois mois d'existence au minimum, au moment de leur adhésion; 2° Ils devront être connus par les journaux socialistes au moins; 3° La cotisation est de 5 francs par groupe ou syndicat adhérent; 4° Chaque groupement adhérent peut se faire représenter par trois délégués au plus; 5° Un délégué ne peut représenter au-dessus de cinq groupements.

Prière d'adresser les correspondances et demandes de renseignements au citoyen Lavaud, 3, rue Olympe, Paris.

Les adhésions devront être envoyées au citoyen Pomès, 7, place Daumesnil, Paris.

L'ordre du jour porte les questions suivantes:

1° Grève générale; 2° Concentration capitaliste, ses conséquences actuelles; 3° De la société future, etc.; 4° Suppression de la magistrature remplacée par les jurys communaux; 5° Les ouvriers, leur revivification dans un sens plus favorable aux travailleurs, etc.

L'occasion est bonne pour les camarades d'aller combattre les préjugés qui restent encore dans les esprits et de leur poser les questions de justice, de législation ouvrière.

CHANSONS ILLUSTREES

La seconde feuille des chansons du Père Peinard Les LIBERTAIRES, paroles de E. Decret, musique de Mévisto aimé, est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne veulent pas trahir leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fournira tant et plus.

Les copains qui n'auraient pas eu les Abonnements n'ont qu'à les réclamer à leur marchand.

Chaque chanson, sur son papier, avec un dessin et la musique, sera envoyée Doux roads.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

Les copains désireux de recevoir directement les Chansons Illustrées du Père Peinard, au fur et à mesure de leur publication, peuvent s'y abonner aux conditions suivantes:

Abonnements à la série de douze chansons: pour la France, 4 fr. 60 et pour les autres pays, 4 fr. 75.

Communications

Paris. Bibliothèque sociale de Montmartre, rue de Valenciennes, 10.
Samedi 11 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Charles Albert, sur l'annuaire social.
Tous sont invités, adresse aux bureaux du Père Peinard, chez Lillo, rue Burg.

— Groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-St-Geneviève.
Couverte par un camarade.

— L'« Economie sociale » et le groupe d'« Etudes socialistes » sont priés de se réunir rue de la Montagne-St-Geneviève, 36, au 1^{er} étage, le soir au deuxième, le jeudi 10 septembre à 8 h. 1/2.
Reprise des travaux.

— Dimanche 12 septembre, salle du Commerce, 94, faub. du Temple, à 8 h., grande conférence par les camarades Marcel Bouché et Haulbécru sur les sujets suivants: l'Alliance franco-russe et les mesures répressives; contre les socialistes révolutionnaires et les anarchistes.
Les camarades Brenot, Tortelier, Sadrin, Marius, sont invités à prêter leur concours.
Entrée: 0 fr. 30.

— International Liberaire. Un groupe a été formé il y a quelques jours par des camarades pour donner un cadre à ceux qui serviraient à:
1° Construire un journal pour servir à un parti révolutionnaire, salle de la rue de Valenciennes, 10.
2° Impression d'affiches, brochures, manifestes etc.
3° Faire pour venir en aide aux familles des camarades révolutionnaires, aux parents, etc.
4° Création d'un journal quotidien.
5° Organisation de conférences, concert, etc.
6° Performance tous les samedis, salle Galléron, rue des Archives, 63, de 8 h. à 10 h.
Soit notre communication ou venir au camarade Henri Dhorr, 47, rue Amboise.
La cotisation est fixée suivant les ressources des camarades.

— Vendredi 10 septembre commenceront à La Maison du Peuple, 4, Impasse Pors, 47, rue Ramey, les « Critiques sociales » du camarade E. Girault annonçant prochainement, comme nous le voyons de la propagande théorique. Dans un ensemble d'une dizaine de conférences et en dehors de toute hypothèse fantaisiste sur le terrain essentiellement scientifique, le camarade E. Girault s'efforcera au moyen d'une critique impitoyable d'attacher et de serrer, en ce qui concerne les points théoriques, tout ce qui est épuisé et mourant tant de formules vaines et impuissantes. Si les masses sont encore inconscientes de leurs besoins et de leurs droits, si les dirigeants ne vibrent encore pas des vœux desirés du mieux-être, c'est que ni les uns ni les autres n'ont mesuré toute la portée sociale et humaine de l'immense malheur humain. C'est pourquoi le camarade E. Girault écrit cette œuvre de vulgarisation et de libération en montrant aux foules méprisées et opprimées, la hideuse société bourgeoise dont le seul tableau jettera assez de mépris et de révolte dans les cœurs généraux au vu de la nouvelle et libre.

Vendredi 10 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, première réunion. Religion, déterminisme et négation.
Mercredi 16, deuxième conférence, même salle. Les religions et les dogmes.
Entrée: 0 fr. 30 pour les frais.

Saint-Ouen. — Samedi 11 septembre à 8 h 1/2 du soir, salle Baumann, rue des Rosiers, 72, en face l'usine de tirage, meeting public et contradictoire. Ordre du jour: le pain chez les riches capitalistes. Passassinat de Canovas, fondation d'une bibliothèque d'études socialistes. Présentation la parole Ch. Malin, Girard, Tortelier, Lefebvre, Sadrin, France, Robinson, Flévarié, Mary Huchet. Entrée 25 centimes.

— Bibliothèque sociale de St-Ouen. Samedi 11 courant à 8 h. 1/2 du soir, salle Baumann, 72, rue des Rosiers, causerie par Georges Flévarié sur « l'utilité du groupement ».

Per-St-Gervais. — Les libérateurs se réunissent tous les jeudis à 8 h. du soir, sur les fortifications près la porte Chaumont. On traitera de la propagande anti-proletariats.

Quatre-Chemins. — Les libérateurs des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libéraire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Gennevilliers. — Les libérateurs se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leducq ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.
Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Limoges. — Les libérateurs se rencontrent tous les samedis à 9 h. du soir, 131, faubourg de Paris.

Fourbachambault. — Le camarade Prost étant en tournée de propagande dans les divers départements des départements l'Inlrophtes qui voudrait organiser des conférences dans leur région sont priés de faire connaître le camarade Prost, au val de Garcey, par Fourbachambault (Nièvre).

Le Havre. — Les libérateurs du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 158, cours de la République.
Composé par les camarades; chants et paroles.
Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 9 h. 1/2.

Oette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Bostau, 2, route Nationale.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale le dimanche mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Charboux.
— Les jeunes camarades du centre s'ont groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au mois d'octobre sur trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Cof d'Or, rue Recolettes, Marseille.

— Salo de la traserie Noaille, deux conférences par Henri Dhorr.
Le 1^{er}, vendredi 10 septembre, à 8 h. 1/2 du soir. Sujet traité: L'autorité, c'est le meurtre.
Le 2nd, vendredi 17 septembre, à 8 h. 1/2 du soir. Sujet traité: L'anarchie c'est l'ordre.

Le Pile. — Le groupe les « Libérateurs de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi 10 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Brasserie Liberaire. Réunion le samedi soir.

Toulon. — Le camarade Henri Dhorr viendra prochainement donner plusieurs conférences à Toulon. Le premier de ces conférences aura lieu le samedi 18 courant. Henri Dhorr se rendra aussi à Hyères et y donnera deux conférences les 19 et 20 du mois.

Tour. — Les personnes désirant le Liberaire, le journal de la Maison du Peuple, ou pouvant les demander au vendeur, 22, rue Gohier, au premier étage, ainsi que dans toutes les réunions, on trouve également les chansons, brochures et volumes libérateurs.

St Quentin. — Tous les camarades sont invités à la soirée qui aura lieu dimanche prochain, à 8 h. du soir, aux Chanteurs cambriolés, 78, route de La Ferté.
Causerie par un camarade, chants, recits.
Les journaux libérateurs sont criés en ville le vendredi, le samedi, le dimanche. Le copain Mas, rue de l'Inde.

Reims. — Le camarade Froendrier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désiraient prendre connaissance des écrits libérateurs, qu'elles peuvent s'adresser chez lui à tout moment à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Tous les camarades sont invités à se réunir le dimanche prochain, à 8 h. 1/2, au Cruchon d'Or, rue de Cornay.
Causerie par un camarade, chants et poésies.

Nîmes. — Les libérateurs et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.
Les bourgeois de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les consulter.

Dijon. — Les personnes qui s'intéressent à la propagande libéraire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borno, rue Jean-Jacques Rousseau, 35.

Villefrance. — Salo des Conférences, samedi 11 courant, conférence par Henri Dhorr.
Sujet traité: La Société anarchiste.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jou de boules des Arceaux.

Troyes. — Montpellier, place Saint-Nizot, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Liberaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libérateurs.

Verrieres. — Nixet, 69, rue du Cormouesse, vend tous les journaux et publications libérateurs.

Liège. — Les libérateurs se réunissent tous les dimanches, à 8 h. du soir, chez P. Schobach 88, quai d'Orléans.

— Aux *Copaignons Liégeois.* — En présence de l'avertement du Congrès de Bruxelles, les copaignons Liégeois se sont trouvés dans la nécessité de convoquer un congrès supplémentaire.
Toutefois ce congrès ne devant porter que sur les moyens pratiques de propagande théorique, nous n'invitions que les camarades de notre région.
Prière aux camarades de Vorviers, Evliron, Nancy, Huy, Combray, m., Borahng, Heralat, Nancrois, Guvencq, Engis, Hermalle, Pimale, Fivon, Thirru, etc. de se réunir et d'envoyer des délégués au lieu et au jour du jour au suivant.
Création d'un journal; organisation du confé-

rence; propagande au sein des syndicats; divers. — Si les copaignons des localités nommées ci-dessus ont encore d'autres points à mettre à l'ordre du jour, prière de les adresser au copaignon Georges, 86, quai d'Orléans, Liège.
Un congrès aura lieu à Liège, le 26 septembre, à 10 h. du matin et se tiendra au Café National, place St-Lambert.
Prière aux camarades de s'occuper de la chose. — Le secrétaire: Georges.

Heredas. — Les anarchistes de la ville et de la banlieue se réunissent chez M. Arthur Lafosse, 46, habitant-restaurant, à La Petite Perrière, 11, rue des Arcades, à St-Julien.

— Hottême réunion de quartier. Samedi 11 septembre, à 8 h 1/2 du soir, au restaurant Chiquet, allée de Bostau, un pont du Lavouasse, conférences politique et contradictoire.
— Sujets à traiter: analyse philosophique de Pueta d'Angelico, anarchisme, socialisme et bourgeoisie; de l'Alliance Franco-Russe, des accapareurs de l'Inde. Entrée 10 centimes.

— Tourne de conférences Henri Dhorr. Le 11 septembre à Villefrance, le 5 et le 17 à Marseille, 11 et 18 à Toulon, le 19 à Hyères, le 20 à La Seyne, le 21 à Toulon, le 22 à Hyères, le 23 à Toulon, le 24 à La Seyne.
Entrée jusqu'à nouvel avis poste restante à Marseille.

Petite Poste

L. Mans — N. Tours. — S. Roubaix. — C. Genève. — S. Cetto. — C. Fourbachambault. — V. St-Glaude. — E. Prost. — L. Le Mans. — M. Rennes. — B. M. Rippey. — E. Daumazan. — B. Vair City. — L. Midway. — C. Marseille. — C. et M. P. par B. Dijon. — B. Nantes. — D. Orléans. — W. Pressonville. — P. Kelms. — P. Bordeaux. — G. Bourçon. — B. Dou. — G. Amiens. — N. Herstal. — N. Anis. — B. Limoges. — Y. St-Nazaire. — P. Lille. — S. Roubaix. — P. A. Garat. — D. Metz. — E. Montpellier. — E. Cetto. — C. Grenoble. — H. Beauville. — Recit révolutionnaire, merci.

— Y. Nîmes: à Charles notes s'y a été expédié des ta dernière lettre, s'y avait oublié de le demander avant.
— E. G.: Reçu lettre.

— J. E. Daumazan: Oui, nous envoyons toujours le cahier.

Pour LA CLAMEUR: Reçu de Condon, sur la vente des photographies, 10 fr.

POUR GRABER LE TIR-PIED DU PÈRE PEINARD: L'anarchie errante, 10 fr.

Pour la famille d'ANGELICO. — E. Daumazan, 3 fr. 25, des copains de Paris, 1 fr.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.
S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavoisière.

	en francs	en francs
Version Quinées, Opinions antérieures de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par amie Poissat (broch.)	0 10	0 15
L'Anarchie du Père Peinard, pour 1886	0 25	0 3
Le Manifeste des Temps Nouveaux, pour 1887		
Le Livre de Chénissat historien et de galeries illustrées	0 35	0 3
L'Art et la Revolu, brochure, par F. Pallister.	0 10	0 1
Quinze Mois, album de 60 cartes, 60 pages		
Verses de Constant Menché, pour 1887, préface de Charles Albert	1 00	1 30
Le Livre de la Vie, par le camarade Peinard	1 00	1 30
Le Grand Peinard, par J. Gravé, le volume	3 50	3 80
Le Social Peinard, par J. Gravé, le volume	3 50	3 80
Le Copain du Peinard, par Kropotkine, le v.	3 50	3 80
Les Joyeux de Vlast, par G. Malato, le volume	3 50	3 80
Le Philo de l'Anarchie, par G. Malato, nouvelle édition, le volume	3 50	3 80
La Bibliothèque de l'Anarchie, tout volumes documentaires, in-8	5	5
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, la volume	3 50	3 80
La collection de La Revue, 1889, 1890, 1891, 75 numéros	7 50	8
Le Père Peinard, années 1889, 1890, 1891, l'année	8	8 80

Les copains qui, pour décorer les murs de leur taverne, aimant les affiches, peuvent s'en offrir une format colombar de 14x16.
« Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 60; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. Y réclamer.

Le gérant: C. FAYIEE.
Imprimerie O. PAVIER, 139, r. Lafayette, Paris



Il est de bonne pâte le populo!... Il accepte tout, subit tout : si on l'affame, il se brosse le ventre; si on lui botte le cul, il se frictionne et dit « merci »!